



Balade avec mes « influenceurs »

Tome II

Thierry Freléchoz¹

N° 52, 24 avril 2024

PSYCHÉ est désir

Préambule

Au cours de mes lectures, j'ai été confronté à des textes qui ont eu un impact important sur moi, sur ma pensée et sur ma pratique d'analyste.

Je vous propose de partager mon émerveillement, ma stupéfaction, mon incompréhension parfois aussi, de ces textes.

J'ai aimé cette phrase : « PSYCHÉ est désir ».

Et c'est ce désir que nous confions à l'Autre, pour qu'il en prenne soin, espérons-nous.

Synthèse tome I

Le tome I était consacré au texte de Winnicott qui porte le titre : « *La haine dans le contre-transfert* » dans l'ouvrage : « *De la pédiatrie à la psychanalyse* » (Winnicott & Kalmanovitch, 1947).

Il y était question de la haine que l'analyste peut avoir éprouvée à propos de son patient. On peut remplacer le mot « analyste » par le mot « maman »², parce qu'elles ont toutes éprouvé ce sentiment de haine, ici à entendre dans le sens d'une émotion née de la fatigue, du ras-le-bol et de la déception, de l'enfant qu'elles ont mis au monde. Cette expérience va permettre au patient/enfant de ne pas s'effrayer d'éprouver ce sentiment plus tard, sentiment qui le rend humain, et qu'il doit apprendre à éprouver, sans pour autant l'exercer. Car, comme disait Bion, pour faire un être humain il faut trois éléments : *l'amour, la haine et la curiosité*.

Pour l'analyste, reconnaître cette réalité et la nommer, au bon moment, au patient, c'est permettre à lui aussi de dire sa déception de ne pas avoir eu un analyste idéal !

La seconde partie du tome I avait pour origine la pensée d'Harold Searles, commentée par Thomas H. Ogden, dans le livre : « *Redécouvrir la psychanalyse* » (Redécouvrir la psychanalyse, 2020).

Il y est question de « l'amour œdipien ». Il est plus question d'Amour qu'Œdipe, au sens freudien du terme. Amour dans le sens d'attrait, d'intérêt et moins de désir de meurtre et

¹ Psychothérapeute FSP
Psychanalyste Baudouin
Didacticien SYPSIM

² Note personnelle. Ici, et dans la suite du texte, le terme *maman, mère, Autre* ne désigne pas forcément la maman de l'enfant, c'est ici un terme générique qui nomme l'entourage de l'enfant, ceux qui sont présents autour de lui, ce qui peut désigner le père ou les grands parents par exemple.



d'inceste. Searles parle de l'innocence de l'enfant qui éprouve un tendre émoi pour le parent du sexe opposé. Il espère que ce parent comprendra cette préférence et qu'il lui renverra un message, sous forme de tendresse. Ce qui montre à l'enfant que le désir n'est pas coupable, mais qu'au vu de la différence des générations et de l'interdit de l'inceste ceci restera virtuel. Cette expérience permet à l'enfant de se reconnaître comme aimable (*aïmulos* en grec) et en même temps, d'accepter l'existence d'une *réalité limitante* qui interdit la réalisation du désir qu'il peut avoir pour le parent de l'autre sexe mais sans le culpabiliser.

Searles fait l'hypothèse que si ceci n'a pu se vivre dans l'enfance, alors il pense que cette expérience (être désiré par quelqu'un avec la protection de l'interdit) peut se vivre dans le travail analytique. Ce qui va contribuer à donner au patient une meilleure estime de lui-même, comme une personne que l'on pourrait aimer, même si la réalisation de ce désir est interdite.

Introduction

Ce deuxième tome est issu des questions que ma rencontre avec certains patients m'ont posées.

J'avoue ma souffrance et mon incompréhension parfois de devoir être à l'écoute de situations infantiles catastrophiques, de devoir m'interroger sur : « mais comment l'enfant a-t-il fait pour survivre, pour continuer d'accepter la *vie* qu'on lui propose ? », « Quel mode d'adaptation a-t-il mis en place face à une réalité insupportable ? », « Comment se sont mis en place ces mécanismes dits *de défense* et à quel prix pour le psychisme de la personne ». Et tout cela pour tenter de comprendre comment éviter la répétition de ces mêmes comportements aujourd'hui. Comment modifier cette « *façon d'être au monde* » qui paraît si douloureuse ?

Bref des questions que j'aurais préféré ne pas avoir à me poser, mais qui se sont imposées à moi. Que faire avec les traumatismes infantiles qui agissent encore aujourd'hui chez des patients, qui ne sont plus enfants depuis longtemps ? Et surtout, mais nous le verrons plus loin, comment éviter un contre-transfert qui ne ferait que répéter ces traumatismes ?

Le traumatisme est ce qui fait surcharge dans l'esprit, ce qui l'*effracte*. Mais l'esprit, qui par nature est en construction, comment réagit-il en fonction de l'étape de construction dans laquelle il est, et qu'est ce qui fait effraction et à quel moment ? Et comment les traumatismes ont-ils une influence sur le fonctionnement du psychisme ?

Le hasard – qui serait la façon pour Dieu d'intervenir dans nos vies, même si j'ignore s'il existe – m'a mis en relation avec un ouvrage intitulé : « *Aux origines du JE. L'œuvre de Piera Aulagnier* » (Chiantaretto et al., 2022). Cet ouvrage reprend au travers d'exposés d'une dizaine de psychanalystes, la pensée et l'apport de la pensée de Piera Aulagnier dans leurs pratiques.

Piera Aulagnier a introduit la notion de *l'originnaire*, qu'elle situe dans la métapsychologie freudienne, comme précédent *le primaire*. Comme toujours à propos de la métapsychologie, ce sont des hypothèses qui tentent de représenter les stades d'évolution de l'appareil psychique pour en comprendre la particularité et leur influence réciproque. Elle a introduit également la notion d'une instance qu'elle appelle le *JE* qui précéderait le *Moi*, mais je ne traiterai pas de cette notion ici.

Alors je vais tenter de partager avec vous mes découvertes, mon questionnement mon émerveillement et l'élaboration toute personnelle que j'ai fait de ces textes.



Métapsychologie

Ou la sorcière métapsychologie, et en voulant rédiger ce texte, j'ai mieux compris pourquoi c'était la hantise de Freud.

Alors accrochez-vous !

Piera Aulagnier pose l'hypothèse selon laquelle dans le développement du psychisme de l'enfant avant ce qu'elle appelle *le primaire*, il y aurait une phase qu'elle appelle *l'originnaire*. Il y aurait donc l'originnaire (Aulagnier / le pictogramme), *le primaire* (Freud, le fantasme, image de mot) et *le secondaire* (la représentation, la parole).

Pour P. Aulagnier, PSYCHÉ naît de la rencontre du corps et du monde.

L'originnaire

L'enfant a faim, c'est une sensation corporelle désagréable qui le pousse à hurler. Sa mère lui offre son sein qu'il tète. Il vit une expérience de *plaisir*. Quelques heures après, cette même expérience se répète. Il éprouve à nouveau une expérience de *déplaisir*, et à nouveau un sein vient remplir sa bouche et lui procure une sensation de *plaisir*.

Et comme PSYCHÉ est désir elle va valider cette expérience et investir cette rencontre. Ce serait la naissance de l'appareil psychique, la rencontre entre une demande interne (la faim) et le monde extérieur qui vient soulager cette demande interne. Cette sensation, et le terme sensation me semble très important ici dans le registre originnaire, c'est cette sensation qui serait recherchée pour la suite et qui permet à PSYCHÉ de poursuivre sa quête de satisfaction. Mais le sein parfois se dérobe ou n'arrive pas au bon moment, alors c'est une sensation de *déplaisir* qu'éprouve l'enfant.

Mais ici encore PSYCHÉ ignore le monde extérieur, donc elle « pense » qu'elle a engendré sa propre réponse. Elle s'auto-informe de son état et auto-engendre la réponse. Ce serait ce qu'Aulagnier appelle un *pictogramme* qui est une forme originnaire de la représentation, issue des premiers ressentis, comme une information sensorielle.

Aulagnier postule que c'est ainsi que naîtrait l'appareil psychique, « c'est la représentation suscitée par l'excitation corporelle émanant du corps et de l'objet du monde extérieur dispensateur de plaisir ou de déplaisir. » Les sensations ressenties soutiennent une autoreprésentation de la psyché en construction. Celle-ci se vit comme capacité à éprouver le produit de la rencontre entre le corps (ou espace corporel) et l'espace du monde en qualité de plaisir ou de déplaisir. (Castoriadis-Aulagnier, 1981), p. 67.

Cette sensation de *plaisir*, PSYCHÉ va le prendre en soi, va vouloir le garder, et celle de *déplaisir* elle va l'expulser, ce qui donnerait le mécanisme de : « prendre en-soi », ou « rejeter hors-de-soi », qui caractériserait le fonctionnement à ce stade du développement. Aulagnier parle ici de la rencontre « soi-monde ». Le soi et le monde sont indifférenciés, ils font un Tout. Ce mécanisme nous le verrons plus loin, se poursuit dans les autres stades du développement.

« La représentation pictographique est un modèle sensoriel qui ignore la dualité entre l'objet et la psyché et qui se donne donc comme mise en présentation de la psyché pour la psyché, engendrement de sa propre image. Le postulat du processus originnaire est le suivant : tout existant est auto-engendré par l'activité du système qui le représente. » (Bourdin, 2022)



Comme on le voit, PSYCHÉ, pour Aulagnier, est initiée par la sensation que procure la rencontre du corps avec le monde extérieur. Ce sont donc bien les sensations qui sont à la base de l'appareil psychique, sensations qui passent par les cinq sens, et le plaisir corporel, ou le déplaisir, que le corps peut recevoir au travers de ces canaux. Donc le toucher, le goût, l'odorat et l'ouïe et la vue sont impliqués. Tout un monde de sensori-motricité par lesquels PSYCHÉ rencontre le monde, s'informe du monde et y cherche un sens. Ce qui se produit avec la sensation de faim et le sein, se reproduit au travers de tous les sens, le massage après le bain, le chantonnement de maman quand elle berce, la douceur des habits que je porte, bref tout ce monde de sensorialité.

Aulagnier postule aussi que PSYCHÉ cherche du sens, elle va tenter de comprendre la dynamique ou les conditions qui donnent du plaisir et celles qui procurent du déplaisir. Ici *le principe de réalité* – la non-concordance entre mon désir et la réalité – interviendrait pour que l'appareil psychique se rende compte qu'un hors « monde-soi » existe !

Scandale s'il en est pour le narcissisme primaire, comment : « *Je ne suis ni auto-engendré ni auto-satisfaisant, les autres existent et mon existence dépend de leur désir, de leur bon vouloir !* »

Et ainsi s'initierait le primaire.

Mais avant cela, examinons une des avatars du recours possible à cette sensorialité sans représentation.

Un aparté. Et la gloutonnerie ?

La gloutonnerie est définie *comme l'action de manger avec avidité, excessivement, en engloutissant les morceaux.* (Le Robert dictionnaire maxi, 2021)

Cette réflexion me vient d'une question qu'une patiente m'a posée. Elle est dans un stade de sa vie où elle a réalisé beaucoup d'avancées, elle est contente de sa vie et de sa situation professionnelle. Mais elle constate qu'elle a tendance depuis quelque temps à manger avec excès, chez elle quand elle rentre du travail, et même parfois quand elle est en société. Elle sait que ce n'est pas bien, elle souffre de cette compulsion et son estomac le lui signale régulièrement d'ailleurs. Avidité, faim de ...quoi ? Mauvaises habitudes alimentaires ? Beaucoup d'hypothèses peuvent être avancées, mais j'ai tenté de faire le lien avec cet *originnaire* dont parle Aulagnier.

L'originnaire est cette expérience qui part d'un état de manque (déplaisir) pour arriver à une sensation de plein (plaisir). La séquence « bouche + sein = plénitude » a très bien fonctionné dans le passé, c'est une séquence qui est ancrée dans le corps. De plus, à bien y réfléchir ce n'est pas seulement le sein dans la bouche, ce sont aussi les bras de ma mère, sa voix, son odeur, sa peau que cette expérience m'a procurée, ce sentiment de bien-être, cette consolation qu'elle m'a donnée dans des moments de détresse.

Et c'est ce résultat, cette séquence purement corporelle qui passe au travers des sens, des sensations, dont je n'aurai pas forcément de *représentation*, c'est cette sensation qu'instinctivement je vais rechercher sans savoir que c'est cela qui pourrait répondre à mon état interne. C'est ce pictogramme de satisfaction, qui est recherché.



Ce ne serait donc pas la faim qui est stimulée, même si la personne a cette idée rationnelle : « j'ai faim, je dois manger ». Mais manger ne me procure pas la sensation que je cherche, il me faut donc manger encore et encore en espérant retrouver l'état d'apaisement, de quiétude que j'ai éprouvé dans le passé, sans m'en souvenir.

Raison pour laquelle la tétine que l'on donne à l'enfant lui permet de se calmer ou de s'endormir. Ce serait ici le premier objet transitionnel, « c'est comme... mais ce n'est pas... mais cela a le même effet ».

L'esprit ici ne différencierait pas la demande d'apaisement de la sensation de faim. Se remplir l'estomac serait vain mais serait une partie de la réponse. Ce qui me fait penser à la comptine infantile qui dit « Merci petit Jésus, j'ai la peau du ventre bien tendu... » et la réalité de la réponse qui passe par la bouche. La nourriture ingurgitée par l'adulte ne répondrait pas à la demande corporello-psychique, ce qui l'amènerait, puisque cela ne fonctionne pas, à vouloir en remettre encore plus, d'où le cercle vicieux.

Une des réponses possibles ici pourrait consister, on l'a compris, à remplir la bouche, à procurer cette sensation de « bouche-pleine-complétude » au travers par exemple d'une sucette, ou alors d'une « tétine » sous la forme d'une cigarette qui rappellerait le téton-calmant de la mère ? Le temps pour comprendre et élucider la demande et y trouver une réponse appropriée.

Le primaire

Le primaire serait la suite, le moment où l'enfant se rend compte – ou est-ce la réalité qui l'oblige – à prendre conscience du monde extérieur, d'un monde séparé. Ici PSYCHÉ serait confrontée au fait qu'elle n'est pas le Tout, que l'Autre existe et il est à tenir en compte. Là où le pictogramme concevait le monde comme un tout, une seule entité, la réalité, le principe de réalité, la souffrance issue de la non-adéquation entre mon besoin, mon désir et la réponse du monde externe qui ne coïncide plus, oblige PSYCHÉ à prendre conscience d'un extérieur, d'un Autre.

Et cet Autre me dicte ses conditions, il ne m'obéit pas, il ne me répond pas tout de suite, il a son propre rythme, il a ses exigences vis-à-vis de moi et je et rien ne semble pouvoir l'infléchir. Je dépends donc du bon vouloir de l'Autre à mon égard, de son désir sur moi, ce qui donnerait la formule suivante :

Dans le registre du primaire, tout existant est un effet du tout pouvoir du désir de l'Autre.
(Bourdin, 2022), p. 83.

Dans le processus originaire, la demande et la réponse, le besoin et sa satisfaction étaient liés dans un seul « monde-soi ». Ici, au stade primaire, le monde et soi sont séparés, dissociés, ce qui modifie la lecture que PSYCHÉ fait de la réalité, entre ce qui me procure du plaisir et ce qui me procure du déplaisir.

Cette compréhension se fait progressivement, par à-coups sans doute. Cependant ce qui reste constant c'est le mécanisme de réaction de PSYCHÉ qui régit l'originaire, ce même mécanisme va régir le primaire. À savoir, « prendre-en-soi » ce qui me procure du plaisir ou de « rejeter-hors-soi » ce qui me procure du déplaisir.



Au stade primaire ceci va impliquer que PSYCHÉ va interpréter ce qui me procure du plaisir comme une manifestation *d'amour*, que je vais garder à l'intérieur de moi, et le contraire comme une manifestation *de haine*, que je vais expulser au-dehors.

PSYCHÉ est basé sur le corps, elle vit corps, pense corps, imagine à partir du corps, ressent ses sensations corporelles. Elle va donc se figurer toute manifestation d'amour par la jonction avec une partie du corps (le sein et la bouche) et toute haine par son rejet. *C'est ce modèle qu'Aulagnier appellerait « engramme pictographique » entendant par-là que l'emprunt fait par l'originnaire au modèle somatique du prendre-en-soi et rejet-hors-soi va fournir au primaire un matériau qu'il métabolisera pour qu'il devienne apte à figurer la relation présente entre lui et le couple. Ces figurations successives vont toujours le renvoyer soit à l'image d'une pénétration prouvant une réunification désirée, soit à celle d'un objet expulsé par violence d'un corps qui le rejette. (Ibid, p. 87)*

Le primaire donc va, par analogie avec l'originnaire, associer l'amour, le désir à de la pénétration, *la fusion de deux corps*, et la haine ou le refus de mon désir par le rejet, à une coupure avec l'Autre, *son expulsion même*.

Et cette activité psychique cette recherche du plaisir, de la rencontre de l'autre, de l'investissement que l'enfant fait dans le monde on peut l'appeler ÉROS. Ce serait pour certains auteurs la pulsion de vie.

Mais bien sûr, parfois, cette quête échoue et l'enfant éprouve de la souffrance. Ce qui lui a apporté du plaisir, une satisfaction, un soulagement, peut aussi provoquer la souffrance. Pour éviter la souffrance, une des solutions serait d'éviter cette expérience qui a procuré du plaisir. Pour cela, il faut désinvestir l'objet qui a procuré le plaisir. Mais cela signifie de renoncer à l'objet qui nous a procuré le plaisir. Quel dilemme ! Il faudrait donc renoncer à désirer, c'est-à-dire avoir un *désir de non-désir*, pour éviter la souffrance que le désir peut provoquer. On serait là dans Thanatos, qui serait non pas un désir de mort, mais un désir de tranquillité, de renoncement, d'absence de désir.

Ferenczi pose que la première visée du désir chez tout nouveau-né est de retrouver de toutes ses forces « la quiétude dépourvue de désirs dont il jouissait dans le sein maternel ». *N'avoir rien à désirer, être dépourvu de besoins, jouir de l'absence d'excitations propre à l'état fœtal, telle serait l'aspiration première, visée thanatique qu'Éros et son économie plaisir-déplaisir auront à réaménager au bénéfice de la vie du corps et la vie psychique. (Ferenczi, 1990), p. 54.*

Et le développement de l'appareil psychique serait la résultante de ces deux pôles, d'un côté l'investissement du monde par recherche du plaisir et son renoncement en raison de la souffrance trop importante.

Mais attention, pour Aulagnier, l'émergence du primaire n'efface pas l'originnaire, il ne s'y superpose pas, l'originnaire continue son existence, il continue à agir dans PSYCHÉ, ils fonctionnent côte à côte : « *La mise en place d'un nouveau processus ne comporte jamais la disparition ni la mise en silence du précédent. Chacun poursuit son activité propre en des espaces différents, métabolisant les informations imposées par l'existence d'un hors psyché, qu'il soit externe ou relève de l'un des processus psychiques hétérogène aux deux autres. (Bourdin, 2022), p. 82.*

Mais ceci sera repris plus loin, si vous m'accompagnez jusque-là, cher lecteur.



Conséquemment !

Faisons une pause avant d'aborder la question du secondaire.

Psyché et monde se rencontrent et naissent l'un par l'autre : ils sont le résultat d'un état de rencontre.

Il semblerait donc que l'Autre soit premier pour nous. C'est sa réponse à notre désir, notre demande, notre attente qui déterminerait et qui façonnerait PSYCHÉ au stade primaire, notre façon d'être au monde, d'y réagir, de l'investir, une fois, il est vrai, que nous en avons admis l'existence !

La dépendance dans laquelle Dame Nature nous a mis fait que l'autre, notre entourage, ceux qui nous accompagnent sont premiers dans notre psychisme, leurs désirs, leurs souhaits, leurs volontés déterminent une partie primaire de notre destin, ils dessinent les contours de ce qui nous sera possible ou interdit.

Donc comme PSYCHÉ est désir, c'est le désir de l'autre qui peut être déterminant pour nous. Nous serions, selon la belle expression D'Aulagnier, « *condamnés à investir* ». Associer le désir à une condamnation, même sous la forme d'une interrogation peut être déroutant. Mais l'oxymore apparent de la question - « *Condamné à désirer ?* » - traduit l'évidence de la condition humaine : *la psyché n'a d'existence que pris dans la circulation des désirs, dans la passion et le plaisir, autant que dans la recherche de sens et le déplaisir. Le désir n'implique-t-il pas nécessairement l'attente, l'espoir, mais aussi et conséquemment la frustration, la déception ? (Matha, 2022), p. 57.*

Le plaisir et le déplaisir éprouvé par le sensoriel, le mécanisme du « prendre-en-soi / rejet-hors-soi » de l'originnaire se rejouerait en PSYCHÉ au stade primaire, mais avec l'Autre dont nous dépendons, et donc son désir nous guide.

Pour Freud, comme pour Ferenczi, Thanatos serait premier et l'état de quiétude, de tranquillité serait à la base de la vie. C'est la rencontre avec le corps et le monde qui éveillerait PSYCHÉ et l'obligerait à s'adapter au monde extérieur à la recherche d'une dose de plaisir suffisante pour justifier l'effort à faire. Quant à ÉROS, il serait cette force qui lutterait contre le désir de non-désir, à l'aide du monde extérieur, qui essaierait de procurer plus d'expériences de plaisir que de déplaisir, comme s'il fallait convaincre PSYCHÉ que la vie en vaut la peine.

Décidément nous ne sommes pas maîtres dans notre propre demeure.

Remarque sur le masochisme

Mais peut-être que PSYCHÉ, dans sa recherche de sens, a trouvé une autre solution, une façon de déjouer ce mécanisme, pour permettre, malgré tout, la poursuite de la vie. Ce serait le masochisme.

Reprenons donc les échecs du plaisir. Ce qui m'apporte le plaisir (le sein, la caresse de l'Autre, son accompagnement) peut aussi être la source de ma souffrance. Ce que j'ai investi peut me procurer de la souffrance. Alors soit je renonce à cet objet et je m'en détourne, soit je continue de l'investir malgré la souffrance qu'il me procure. *La souffrance va de pair avec ce par quoi on souffre (Ibid, p. 62).* Tout objet de désir sera susceptible de devenir « producteur » de souffrance, si on l'a investi.



Apparaît d'emblée le scandale majeur du fonctionnement psychique : sa première réponse « naturelle » est de méconnaître le besoin, de méconnaître le corps et de « connaître » que « l'état » que la psyché désire retrouver. Le comportement d'appel n'apparaît que face à l'échec du tout-pouvoir du pictogramme. Scandale qui dévoile la présence originelle d'un rejet du vivre au profit de la quête d'un état de quiescence et d'un état de non-désir, qui restent la visée méconnue mais toujours à l'œuvre du désir. Il faut reconnaître que la présence originelle de Thanatos est plus scandaleuse pour le Je que celle d'Éros, le déjà-là de la haine plus perturbant que le toujours-là de l'amour. (Castoriadis-Aulagnier, 1981), p. 46.

Au moment de l'*originelle*, si le sein ne me satisfait pas je le rejette, je n'en veux pas. C'est une première réponse de l'*originelle*, je refuse ce « soi-monde » mal fait. Mais le besoin me taraude et je dois trouver une solution à ma demande. PSYCHÉ tente de comprendre ce qui se produit et va se rendre compte que l'extérieur existe et que j'en suis dépendant. Mais cet extérieur je ne peux pas le chasser, l'évacuer. PSYCHÉ donc va devoir capituler et se rendre au désir de l'Autre. Mais comment faire de cette reddition un plaisir ?

PSYCHÉ est désir, désir de l'autre, besoin de l'autre, nécessité de l'autre, alors elle sacrifie les besoins du corps pour retrouver l'état psychique qu'elle a éprouvé au contact de l'autre. Il faudrait donc trouver un « plaisir à souffrir ». La relation à l'autre, le besoin de l'autre serait plus important que le plaisir ou la satisfaction corporelle. Comme si entre le rien, la solitude, l'abandon et la souffrance que le lien à l'autre nous procure, et malgré la souffrance qu'il nous inflige, l'Autre serait plus important. Donc la cause de ma souffrance serait le désir de l'Autre, et je dois trouver du plaisir à me soumettre au désir de l'Autre. Car c'est ce que l'Autre désire, et comme mon désir est d'être le désir de l'Autre, « j'accepte de souffrir et je renonce à mon désir ». Mon plaisir serait donc de vouloir « faire plaisir à l'Autre ». Dit autrement :

Car le postulat du primaire a deux conséquences essentielles :

a. Donner une interprétation scénique d'un monde où tout événement et tout existant trouvent leur cause dans l'intention projetée sur le désir de l'Autre.³

b. Faire du déplaisir, qui est inévitable, ce qui vient prouver la réalisation du désir de l'Autre ; déplaisir qui peut ainsi devenir source de plaisir puisqu'en l'éprouvant on s'assure d'être conforme à ce que l'Autre désire. Ce processus est au fondement du masochisme primaire et permet de métaboliser un désir d'autonéantisation en un désir de déplaisir. (Bourdin, 2022), p. 84.

Ce qui confirmerait ce que l'auteur de *Symbiose et Ambiguïté* José Bleger (Bleger, 1985) disait à propos de la relation à l'Autre. Entre le néant, le rien, la solitude, et la souffrance, infligé par le monde ou par une personne, l'enfant choisit toujours la souffrance, tant le besoin de relation est ancré en nous.

C'est ainsi que s'expliquerait le « syndrome de Stockholm ». Dans une situation où notre existence est en jeu, le réflexe, la pulsion dirait certains, l'automatisme de l'esprit serait que l'on sacrifierait toutes ses convictions en échange de la vie. Donc entre la bourse ou la vie, c'est toujours la vie, quel qu'en soit le prix, qui est choisi.

Ce qui expliquerait que certaines personnes réussissent à survivre dans des conditions relationnelles extrêmes parce que la vie, à tout prix, pour autant qu'une relation soit possible,

³ Souligné par l'auteur.



alors la vie vaut la peine d'être vécue, et parfois la peine est considérable, mais la personne accepte d'en payer le prix.

PSYCHÉ est désir, et désir de l'Autre. Et ce désir est besoin vital, nécessité, il n'y a pas la possibilité d'y échapper, autrement que par la mort.

Et ceci me fait penser à certaines situations qui se sont terminées par un suicide, ou par une tentative de suicide. Ce que disent souvent ceux qui ont « échoué à réussir », c'est le sentiment de solitude qu'ils ont éprouvé au préalable. Comme s'il n'y avait plus personne autour d'eux, comme si « le monde était vide », ou qu'il n'avait pas obtenu de réponse. Et nous-même, si nous étions le seul survivant de l'humanité sur cette terre, combien de temps mettrions-nous avant de vouloir cesser de vivre ?

La violence primaire ou « La violence de l'interprétation »

Pourquoi « la violence primaire » ou « La violence de l'interprétation » ? Parce que l'interprétation n'est pas à entendre ici au sens analytique, mais au sens où c'est la mère qui *présente* le monde à l'enfant. C'est à la suite de cette présentation que l'enfant pourra se faire une *représentation* du monde.

La mère *interprète* le monde pour l'enfant, elle lui indique ce qui est juste ou faux, bien ou mal, en accord avec les lois de la famille, de la place que l'enfant occupe, de la place que tous les autres occupent pour elle (le père, les autres enfants, les grands-parents, la société, la coutume...). Le mot « mère » est ici à entendre dans son sens générique, dans le sens de celui ou celle qui exerce cette fonction auprès de l'enfant.

La violence primaire est créée par cette interaction psychique qui résulte de l'intrication du désir de l'un sur l'objet d'un besoin de l'autre, un autre démuné de par sa prématurité. (Troisier & Bonnel, 1998), p. 63.

Nous sommes au stade primaire, l'enfant a compris, admis que le monde extérieur existe et que son bien-être dépend de l'Autre. Cet Autre lui dicte son rythme, ses réponses, sa disponibilité et il doit s'en accommoder. Et PSYCHÉ n'a qu'un désir, être le désir de l'Autre. Pour cela, elle va tenter de se conformer au désir de l'Autre, faire en sorte de satisfaire la demande de la dispensatrice de son plaisir, au point, on l'a vu, de renoncer à son plaisir corporel pour autant que, en échange, l'esprit retrouve l'état de quiescence qu'il a connu dans le lien à l'Autre.

Aulagnier l'exprime ainsi : « *la vie psychique s'inaugure chez le nouveau-né dans une violence inhérente à sa « double rencontre avec le corps et les productions de la psyché maternelle » (Castoriadis-Aulagnier, 1981). Pour tout enfant, « la parole maternelle déverse un flux porteur et créateur de sens, qui anticipe de loin sur la capacité de l'infans d'en reconnaître la signification et de la reprendre à son compte » Aulagnier fait de ce privilège maternel la « cause de la première violence, radicale et nécessaire, que la psyché de l'infans subira lors de sa rencontre avec la voix maternelle » (Lugrin, 2022).*

Double rencontre donc pour PSYCHÉ les demandes du corps et celle de la PSYCHÉ maternelle, chacun exprimant des désirs que la PSYCHÉ doit métaboliser.

La parole maternelle, sa présentation du monde, son rapport à elle au monde et aux autres, son mari, sa famille la société, cette parole qu'elle véhicule a une influence déterminante sur la construction que l'enfant se fait du désir du monde sur lui, sur l'attente des Autres sur lui.



Aulagnier parle de la nécessaire violence primaire faite à l'infans lorsque l'activité psychique de celui-ci est confrontée aux productions de la psyché maternelle, via les énoncés par lesquels elle parle à l'enfant et de l'enfant. Et l'auteure de rajouter que « le dire et le faire maternel anticipent toujours sur ce que l'infans peut en connaître, d'autant plus si l'offre précède la demande ». Le surinvestissement libido de maternel prend ici des allures d'aspiration du nourrisson dans son corps, dans sa psyché, dans son discours, dans son histoire personnelle et dans ses affects. Tant que l'expérience de la rencontre se fait sous l'égide du pare-excitation et de la présence de l'objet secourable, c'est un affect de plaisir qui préside au désir de l'inscription de sa trace (de Virendt-Goldman, 2022).

Comme le dit l'auteure, tant que l'expérience est faite avec une *présence de l'objet secourable*. Dans le cas contraire se pose la question de comment la PSYCHÉ de l'enfant va-t-elle réagir et se construire, sur quelle base, ou sur quel rejet ? Mais nous verrons cela plus loin.

Ici la question est celle de l'adéquation entre l'éprouvé de l'enfant et la parole de la mère qui vient nommer cet éprouvé. Si l'enfant crie parce qu'il a faim, et que la mère dit : « tu as faim et je vais te donner à manger » il y a concordance entre l'éprouvé et sa nomination. Si la mère dit : « mais tu es en colère ma parole, que t'arrive-t-il ? » ici il y a décohérence. Ou ce que j'ai entendu de la part d'une maman en séance : son bébé pleure, il crie et elle lui dit « : « je te donnerai à manger quand tu auras fini de crier ! » Joli paradoxe, « *je dois signaler mon besoin, mais mon signal doit être silencieux...* ».

Ce qui est en jeu ici c'est la nomination, la possibilité de nommer les choses, de les définir. On voit cela aussi dans l'Ancien Testament, le moment où Adam est chargé par Dieu de donner un nom à tous les animaux de la Terre. Il les désigne et il leur donne ainsi une existence, une sorte de droit à l'existence, on peut parler d'eux. Et ceux qui n'ont pas été nommés, existent-ils ?

C'est donc bien ici un pouvoir formidable, celui de la nomination.

Oui, et alors me direz-vous ! Je vous connais cher(e) lecteur(trice), impatient (e) de comprendre, mais l'effort pour y arriver doit être pavé d'encouragements – je n'ose dire de plaisir – pour vous inciter à poursuivre votre lecture. Alors un passage qui ne peut que vous intéresser, un petit bout d'Œdipe pour être en terrain connu.

Pré-Œdipe ?

On se rappelle que dans PSYCHÉ le mécanisme de compréhension a toujours à voir avec l'originaire, même si au primaire puis au secondaire, ce mécanisme se transforme mais il garde toujours la trace de son départ.

Dans l'originaire, PSYCHÉ envisage les choses comme indissociables. À ce stade le lien qui unit la mère avec le père est une fusion.

Au stade primaire, PSYCHÉ envisage les choses en termes de : « prendre en soi », ou de « rejeter hors de soi ». L'acte n'est donc plus la fusion, mais un acte qui peut unir ce qui est par nature séparé, ou rejeter tout possible rapprochement.

Cet acte, l'enfant le perçoit comme acte d'amour ou de haine. Mais parce que pour lui, en cette phase, tout amour se figure par la jonction avec une partie de corps et toute haine par son rejet, il existe, précédant toute possible compréhension du coït, le modèle d'une partie de corps pénétrant dans un autre corps et s'unifiant à lui ou le modèle d'un corps rejetant une partie



dont il souhaite la destruction. Modèle par lequel vient naturellement se mettre en scène toute réponse que forge l'infans aux questions du désir, de sa propre origine, de la relation présente entre son espace corporel et espace de l'Autre. C'est ce modèle qu'Aulagnier appelle l'« engramme pictographique », entendant par-là que l'emprunt fait par l'originnaire au modèle somatique du prendre-en-soi et du rejet-hors-soi va fournir au primaire un matériau qu'il métabolisera pour qu'il devienne apte à figurer la relation présente entre lui et le couple parental. Ces figurations successives vont toujours le renvoyer soit à l'image d'une pénétration prouvant une réunification désirée, soit à celle d'un objet expulsé par violence d'un corps qui le rejette. Ce double modèle est donc la préfiguration de l'acte sexuel conçu comme acte de désir et d'amour ou comme acte de rejet. En tant qu'acte d'amour, il permet l'investissement de deux supports, dont la rencontre vient témoigner de l'existence d'un monde aimant s'unifiant et unifiant : le sujet contemple dans cet extérieur l'avant qui lui a donné origine (Bourdin, 2022), p. 85. « On comprend le risque que représente pour la structuration psychique l'impossibilité se représenter cette scène comme acte d'amour et de ne pouvoir la voir que comme réalisation d'un désir de rejet mutuel » (Castoriadis-Aulagnier, 1981), p. 85..

Le plaisir donc que les parents manifesteraient à être ensemble, l'amour qu'ils se portent, seraient pour PSYCHÉ, puisqu'elle pense corps, qu'il y a pénétration de deux corps, quand il y a amour, sur le modèle du sein et de la bouche. Cette figuration préparerait l'enfant à la scène primitive et donc à l'Œdipe. Mais si ce qui manifeste entre les parents est de la haine, alors la figuration de la scène primitive sera celle d'un rejet, d'une violence entre deux individus.

Idem pour les questions concernant son origine. PSYCHÉ est à la recherche du sens. Pour Aulagnier, c'est une question en quatre points : « Comment naissent les enfants ? Comment naît le Je ? Comment naît le plaisir ? Comment naît le déplaisir ? », et j'aime la formulation lumineuse à laquelle, nous dit-elle, « l'enfant devrait pouvoir construire à partir de ce que lui disent ses parents une réponse lui permettant de vivre qui serait : « À l'origine de la vie est le désir du couple parental auquel la naissance de l'enfant fait plaisir » (Ibid, p. 229).

Le secondaire

Le secondaire serait la période de l'apprentissage du langage et le début de la pensée chez l'enfant.

Pour Aulagnier, l'espace où le Je peut/doit advenir est un « espace parlant ». Elle analyse les conditions nécessaires pour que cet espace offre au Je un habitat conforme à ses exigences. Elle accorde une attention particulière au micromilieu – milieu familial ou ce qui en tient lieu – intermédiaire entre la PSYCHÉ singulière et le milieu psychique ambiant. Il est perçu et investi par l'enfant comme métonymie du tout : il marque le destin de la PSYCHÉ de l'infans. Différents facteurs en constituent les paramètres, notamment deux organisateurs de l'espace familial : le discours et le désir du couple parental.

R. Kaës décrit cela très bien et je lui cède la plume, pour une fois que je comprends rapidement ce que j'essaie de comprendre difficilement. Il parle de la fonction de « porte-parole » de la mère dans son sens littéral, celle qui porte la parole à l'enfant.

Sa conception du porte-parole est celle d'une fonction dévolue au discours de la mère dans la structuration de la psyché de l'infans, c'est-à-dire de celui qui ne parle pas encore. La notion de porte-parole est décrite selon deux dimensions : la première met l'accent sur la voix et la parole de la mère, sur sa voix dans ses aspects physiques, vibrations sonores et musicales, et



sur sa parole discursive lorsque, dès la venue au monde de l'infans (et sans doute bien avant), elles accompagnent, commentent, prédisent les activités et les supposées pensées de l'infans. Cette première fonction est tissée dans les activités mimiques, les regards et les sourires, les cris et les pleurs, dans l'ensemble des contacts, des soutiens et des maintiens de la mère et du bébé. La mère porte l'infans à la parole, dans la parole et par la parole, lui en ouvre la porte.

La seconde fonction du porte-parole est de porter à l'infans la parole d'un autre qui en est le référent tiers. La mère accomplit cette fonction d'énoncer des règles, des lois, des interdits dont elle n'est pas la cause ni l'origine ? Les interdits et les lois qu'elle énonce sont ceux qui organisent les rapports de l'infans au corps de la mère, au monde, aux différences fondamentales : animé-inanimé ; mort-vif ; animal-humain ; homme-femme ; parents-enfants, etc.

Ce dont la mère est porte-parole, c'est d'un ordre symbolique inter-sujetif auquel elle-même est assujettie et qui organise sa propre subjectivité dans son rapport à celle de son infans. Ces deux dimensions de la fonction maternelle du porte-parole sont distinctes et articulables. Elles qualifient la fonction de « prothèse » accomplie pour l'infans par la psyché maternelle. La mère parle à l'enfant et pour l'enfant : elle accompagne de mots son expérience et elle rend possible à l'enfant l'accès à sa parole. (Kaes, 2022), p. 107.

On voit l'importance ici de ce que certains pourraient appeler le « babillage » maternel, ces petites phrases, ces paroles, ces comptines, le récit que la mère peut faire à l'enfant des activités qu'elle mène avec lui, sont des sons porteurs de sens avant même que l'enfant ne les comprenne formellement, mais ces « échanges » constituent la trace de l'accès à la parole de l'enfant. L'infans étant celui qui n'a pas encore accès à la parole.

Le mensonge

Encore un aparté, mais quand je comprends quelque chose je suis comme les enfants, j'ai envie de partager mon savoir.

Mentir ce n'est pas bien, dit la morale. Et dans un monde qui voudrait de la transparence, ou comme dit Dupont Moretti⁴ de la *transpercance*, la fonction du mensonge me semble importante à développer. Le droit de garder une certaine intimité dans un monde qui voudrait que nos vies soient étalées sur la place publique, ce qui donne le terme d'extimité.⁵

En mentant, l'enfant expérimente les limites de la toute-puissance parentale et commence à se libérer du besoin d'y croire. Surtout, il découvre, en même temps que le pouvoir de la parole, la puissance d'incertitude du langage. Découvrir que le discours peut dire aussi bien le vrai que le faux implique la confrontation à la blessure portée par le langage, révélée par l'épreuve du mensonger dans la parole parentale, en deçà de tout mensonge. Toutefois, si l'enfant s'aperçoit avec le mensonge que le pouvoir des mots lui échappe, il réalise progressivement que ceux-ci lui donnent le pouvoir de limiter la « force d'effraction du désir maternel » alors même qu'il devient capable de mesurer l'état de dépendance dans lequel il reste. C'est parce

⁴ Le célèbre avocat quand il est devenu ministre a dû déclarer tous ses biens, pour qu'on puisse vérifier à la fin de son mandat, qu'il ne s'est pas enrichi de façon malhonnête. Les médias se sont emparés de sa déclaration pour mettre en avant sa « richesse ». Dans un interview il a déclaré que ce n'était plus de la transparence mais de la « transcendance »

⁵ Extimité : le désir de rendre visible certains aspects de soi jusque-là considéré comme relevant de l'intimité
Serge Tisseron in *Comprendre la culture numérique* (Tisseron, 2019).



qu'il se confronte à ses limites que « l'enfant réalise qu'il est pourtant en son pouvoir de créer des « objets » – des pensées – qu'il peut être seul à connaître et sur lesquels il réussit à nier à l'Autre tout droit de regard » (Chiantaretto, 2022).

Le mensonge permet à l'enfant de s'apercevoir que sa maman ou son entourage n'est pas omnipuissant, qu'ils ne peuvent pas lire dans ses pensées. Les mots donc peuvent servir à dire la vérité ou cacher cette vérité. Quel pas en avant vers l'autonomie, pour celui qui doit chercher à tout prix à se conformer au désir des Autres.

L'aliénation

Encore un aparté dans ce cheminement, aparté qui nous amène à la notion d'aliénation. La question étant comment les gens font-ils pour croire en n'importe quoi ou n'importe qui ? Où donc est passée leur capacité à penser, leur esprit critique ?

L'aliénation est définie comme un « destin du Je et de l'activité de pensée, dont la visée est de tendre vers un état a-conflituel, d'abolir cause de conflit entre l'identifiant et l'identifié, mais aussi entre le Je et ses idéaux ». L'état d'aliénation s'exprime toujours au nom d'une bonne cause et s'appuie sur deux ressorts essentiels : l'idéalisation massive de la force aliénante et la reprise par le sujet aliéné de ce même désir et de cette même fonction à l'égard d'autres sujets, afin d'exercer un pouvoir effectif. L'aliéné se trouve dans une totale méconnaissance de l'accident survenu à sa pensée. Ces mécanismes mettent en lumière avec netteté une réalité glaçante : « L'aliénation est la réalisation d'un désir de mise à mort de la pensée que l'on retrouve présent chez les deux sujets » [id., p. 39] L'idéalisation conduit à une sur-narcissisation du Je, et si le sujet peut garder un accès à une certaine reconnaissance de la réalité, à une certaine limite de son pouvoir, c'est seulement à la condition que cette narcissisation reste dépendante de la valorisation de sa pensée et de lui-même par un autre, dont on idéalise massivement le savoir et le pouvoir. Ce mécanisme fait appel non plus à une représentation fantasmatique, mais à une représentation discursive (discours idéologique, pseudo-idéologique ou religieux) qui apporte l'illusion d'une vérité partagée. Celle-ci place le sujet parmi « élus » détenteurs d'une vérité qu'il faut imposer aux autres. Le Je se dépossède, au profit d'un autre qu'il idéalise, des prérogatives de sa pensée, avec comme bénéfice la récupération de la certitude d'une vérité partagée, et celle d'un pouvoir présent ou futur à exercer. (Tysebaert, 2022)

L'aliénation concrétise une tentation qui a été et reste présente dans l'activité de pensée de tout Je : retrouver la certitude, exclure et le doute et le conflit ». Elle précise sa définition en insistant sur la « rencontre avec un sujet désirant aliéner » : « L'aliénation de l'autre est la réalisation d'un désir de mise à mort de la pensée que l'on retrouve présent chez deux sujets » (Aulagnier, 2009), p. 38.

Il y aurait donc dans l'aliénation une relation entre deux ensembles, ceux qui savent, et qui ont la certitude de détenir un savoir et des solutions, et ceux qui veulent y croire parce qu'ainsi ils n'ont plus à réfléchir et qu'ils seront « les gagnants » dans le futur. Il est vrai, comme disait Bion, que « penser est une souffrance », et la soif du pouvoir viendrait enfin effacer le souvenir de la dépendance absolue dans laquelle notre condition d'humain nous a fait naître.

Donc le « prêt-à-penser » est disponible il suffit de l'endosser, de le faire sien et de le répéter à l'infini, le savoir ainsi dispensé promettrait à celui qui le répète l'accès à un pouvoir futur.



Fascination compréhensible, à laquelle je voudrais bien me résoudre, mais ma Psyché, pour l'instant, me refuse cette facilité. Et si la vôtre aussi, alors poursuivons.

II. Conséquences des défaillances

A. Synthèse

Il est temps maintenant, pour ceux qui m'ont suivi jusqu'ici, de rendre compte des changements que la pensée de Piera Aulagnier vient questionner dans ma théorie et ma pratique. Mais passons d'abord en revue ce que nous avons appris.

1. Originaire-Corps-Plaisir-Déplaisir

À l'origine, le nouveau-né veut rester tranquille, à savoir retrouver l'état de quiétude qu'il avait avant de naître. Il y a une volonté farouche à rester tranquille, à imposer le silence, au retour à l'inorganique. Mais la faim apparaît !

L'infans éprouve alors des sensations de déplaisir ce qui va activer la venue de PSYCHÉ, qui elle va se manifester en criant. La réponse va être la mise du sein dans la bouche et une sensation qui va apaiser la faim. PSYCHÉ pense que c'est elle qui crée le sein qui vient remplir sa bouche et qui apaise la faim qui la tenaille. Cette expérience enclenche la vie psychique qui va comprendre – parce qu'elle est recherche de sens – que le sein est une bonne chose (plaisir) et elle va le mettre-en-soi, et que l'absence du sein est une mauvaise chose (déplaisir) et elle va le rejeter-hors-soi.

PSYCHÉ et monde extérieur se rencontrent et naissent l'un par l'autre : ils sont le résultat d'un état de rencontre.

2. Primaire-Monde extérieur-Pouvoir de l'Autre

La réalité, le principe de réalité va s'imposer à l'enfant. Ce n'est pas lui qui crée le monde ni le sein. Ils lui sont extérieurs, en dehors et il devra faire toute sa vie avec cette dure réalité. Et comme PSYCHÉ est désir, elle va chercher à répondre au désir de celle dont il dépend, la mère.

Dans le registre du processus primaire, tout existant est un effet du tout-pouvoir du désir de l'Autre.

3. Secondaire-Langage-Mensonge

La parole de la mère présente le monde à l'enfant, elle définit ce qui est juste ou faux, bon ou mauvais, elle énonce les règles de la relation familiale et elle indique qu'il existe un monde plus vaste que celui de maman et papa et que ceux-ci sont soumis à des règles de société. L'enfant se découvre *sujet-du-groupe* et s'il veut recevoir l'approbation et la sécurité de celui-ci il doit obéir aux règles (le pacte narcissique).

« L'individu, effectivement, mène une double existence, en tant qu'il est à lui-même sa propre fin et en tant que maillon d'une chaîne il est asservi contre sa volonté ou en tout cas sans l'intervention de celle-ci. » (Freud, 2005), p. 222.



4. La persistance de l'originaire dans la PSYCHÉ

Ces trois processus psychiques ne se superposent pas. Ils se succèdent dans le temps, mais le nouveau n'efface pas l'ancien. Ils sont actifs les trois, chacun à leur place dans la psyché, chacun réagissant aux événements de la vie, aucun ne s'éteint ou ne disparaît au profit des autres.

« *L'originaire est un processus qui se poursuit tout au long de l'existence* » (Aulagnier, 2016), p. 352.

Selon Aulagnier, l'activité psychique est constituée par l'ensemble de trois processus de métabolisation, c'est-à-dire de trois modes de fonctionnement : le processus originaire (qui donne lieu au pictogramme) le processus primaire (dont la résultante est le fantasme) et le processus secondaire (permettant la représentation idéique et l'énoncé). La réflexion de ces activités sur elles-mêmes suscite des instances qui sont respectivement le représentant, le metteur en scène du fantasme, et le Je. La mise en place d'un nouveau processus ne comporte jamais la disparition ni la mise en silence du précédent. Chacun poursuit son activité propre en des espaces différents, métabolisant les informations imposées par l'existence d'un hors psyché, qu'il soit externe ou relève de l'un des processus psychiques hétérogène aux deux autres

Voilà qui ne nous arrange pas ! Trois processus psychiques qui se manifestent, chacun avec leur logique, soumis à un principe mécanique du « prendre-en-soi / rejeter-hors-soi » du processus originaire. Ajoutez-y la production des fantasmes du primaire, de la capacité du secondaire à mentir et vous aurez affaire à un humain qui vient vous voir quand il ne peut plus se sentir et aurait envie de s'auto-éjecter de lui-même !

Alors, *Psychanalyste*, un métier de masochiste ?

B. Psychanalyste un métier de masochiste ?... ou de désir?

Où nous retrouvons Éros et Thanatos, que nous avons un peu laissés de côté, il est vrai.

Si PSYCHÉ est désir, ou plutôt pour reprendre la formule de Matta, si nous sommes : *Condamné à désirer, ce qui traduit l'évidence de la condition humaine : la psyché n'a d'existence que pris dans la circulation des désirs, dans la passion et le plaisir, autant que dans la recherche de sens et le déplaisir. Le désir n'implique-t-il pas nécessairement l'attente, l'espoir, mais et conséquemment la frustration, la déception ?*

Mais Thanatos existe dont la « *visée restera la néantisation du désir et de sa quête, sa tendance sera de haïr radicalement tout ce qui, en se présentant comme complément nécessaire à la satisfaction, vient démontrer la dépendance de la zone [aire de Thanatos] à l'objet, et rappeler que la psyché pourrait se découvrir en état de manque, être obligée de désirer ce qui n'est pas là, se présenter à elle-même comme manquant de pouvoir sur le plaisir, comme capacité de souffrance et d'attente* » (Castoriadis-Aulagnier, 1981), p. 54, soit le désir de non-désir.

La PSYCHÉ s'organise dans un rapport de désirs, et ce qu'il importe de penser sont les conditions de l'échec ou du maintien d'un univers de désir.

Nous voilà au centre de la question du contre-transfert. Que faire de nos réactions à nous, analystes, devant les attaques à notre disponibilité, une mise en échec de nos tentatives d'aide, de la lutte farouche contre notre *désir* – si j'ose le mot – d'aider le patient, notre volonté de lui proposer une relation faite d'écoute, de sollicitude, pour lutter contre la mémoire du patient où s'est inscrit le refus que l'Autre lui a adressé et qui l'a marqué profondément. Comment faire



face à la haine que l'infans a reçue et contre laquelle il se bat, et n'est-ce pas parfois Thanatos qui gagne et qui nous laisse seul ?

Un désir œuvre toujours au cœur de la dynamique transférentielle, tant du côté de l'analysant pour lequel il s'agira de favoriser l'investissement de la rencontre, que du côté de l'analyste, dans ce qu'il soutient comme projet d'analyse possible pour son patient.

« Quel métier de masochiste nous faisons ! » [Green, 1994, p. 1123] disait Pierre Mâle. La formule dit aussi l'endurance, la résistance, et un plaisir suffisant trouvés par le psychanalyste dans le travail psychique convoqué avec ses patients, soutenu par l'investissement de l'attente et une croyance en une transformation possible. Un métier de masochiste ? Ou un masochisme nécessairement impliqué dans le travail analytique ?

Et j'ajouterai le plaisir, un plaisir à penser, à déjouer des « destins » ou des destinées vouées à l'échec, à la faute, à l'inachèvement, faute d'avoir été soutenues, encouragées à être soi. Tant il est vrai que certaines formes de vie psychique doivent plus à *Thanatos* qu'à *Éros*.

Qui dira le plaisir de la découverte, de la mise en échec du « désir de non-désir » que nous pouvons vivre dans certains traitements, cette joie de la vie qui renaît, qui reprend son cours, et qui va s'épanouir loin de nos divans et qui laisse la place au prochain défi, notre tâche qui vise à éviter la « mise à mort » du désir, et la victoire d'*Éros* sur *Thanatos*.

C. Le trauma

Examinons maintenant la notion de trauma, de ce qui peut faire « trauma », tout d'abord dans l'*originnaire*.

« Un événement actuel et imprévu crée une brèche à travers les différentes couches psychiques et remet à nu une déchirure originnaire » (Levy, 2022), p. 45.

Pour tout vous dire, c'est cette question qui m'a amené à m'intéresser à l'*originnaire* pour tenter de comprendre l'impact de certains traumatismes actuels sur la PSYCHÉ de mes patients. Certaines impasses, certains refus, des incompréhensions, le sentiment de me taper la tête contre les murs – non pas que je me pense tout puissant – mais mon impuissance, alliée à la demande de patients qui semblaient ne pas pouvoir avancer, m'ont obligé à approfondir mes connaissances. Pourquoi un tel impact, pourquoi une telle résonance, pourquoi la raison, l'affect ne parviennent-ils pas à calmer, soigner, apaiser cette souffrance qui se dit et se redit face à moi, qui me retrouve impuissant, sans mot, envahit par des sensations diffuses, dérangementes, qui voudrait parler, mais dont je n'ai pas le langage mais qui parle à mon corps, à ma peau, au point de me sentir mal dans ma peau.

Ce qui conduit à une question essentielle concernant l'accueil à faire à l'indicible de la souffrance traumatique originnaire, tel qu'on peut en suspecter seulement l'existence au travers d'un événement traumatique actuel, de la souffrance qu'il génère, de l'effroi qu'il déclenche, de la brutalité et de la généralisation des mouvements de désinvestissement qui l'accompagnent, souvent de façon imprévue, disproportionnée et incompréhensible. (Ibid, p. 47).

Comme on l'a vu, l'*originnaire* parle peu, communique mal par les images, mais son mode de transmission passe par des sensations, des éprouvées, des silences pleins ou vides, curieux,

Les traces de représentations pictographiques passent par les éprouvés corporels en tant que lien à l'originnaire : la peau et le corps avant le penser.



Le corps, notre corps, nos éprouvés seraient donc convoqués pour réceptionner ses sensations en quête de sens, à la recherche d'un traducteur qui pourra les rendre dicibles, compréhensibles.

Nous serions là dans un au-delà. Ce qui me fait penser au texte de Freud, « *Au-delà du principe de plaisir* » texte ou Freud introduit dans la métapsychologie le déplaisir, la compulsion de répétition, la déliaison et la mélancolie.

Ici nous serions dans « l'au-delà du patient », au-delà du sujet qui vient nous consulter, car il est vrai que le sujet est *sujet-du-groupe* selon la formule de Kaës. Nous aurons donc à être des archéologues de la vie de notre patient pour tenter de comprendre ce qui dans les premiers liens avec la mère – entendre ici comme la ou les personnes qui se sont occupées le plus intimement de *l'infans* – pour tenter de comprendre les liens et les nœuds qui se sont produits.

« Ce dans quoi s'est engouffré le Moi de celui qui nous parle, c'est bien une faille, une brèche réelle chez l'Autre maternel. Et c'est au fond de ce gouffre que nous aurons le rechercher (Aulagnier, 1964, 2016).

Essayer de connaître la profondeur d'un tel gouffre dans la PSYCHÉ maternelle serait, selon elle, la condition de toute tentative thérapeutique. Car c'est précisément au niveau du topo corporel de *l'infans*, qu'elle nomme « corps imaginé », dans l'épreuve catastrophique du miroir, et dans sa non-rencontre avec son image que se dévoile, dans la sidération et l'effroi, la profondeur d'un tel gouffre. (Levy, 2022).

C'est en effet le corps de l'infans qui ferait rempart, accueillant et fixant la faillite des refoulements dans la psyché maternelle, ce qui éclaire d'un autre jour le surgissement d'un « désir d'enfant » à rendre, dans cette occurrence, comme le désir chez la future mère de venir « créer en elle un objet organique » (Aulagnier, 1964), p. 53, comme la production endogène d'un organe surinvesti par sa toute-puissance. (Ibid. p. 46)

Il y a bien sûr la mère, celle qui s'occupe de l'enfant, mais elle-même *est sujet du groupe*. Et son premier groupe peut être son couple.

« La relation le couple parental avec l'enfant porte toujours la trace de relation du couple au milieu social qui l'entoure ».

Elle est issue d'un groupe, portée par un groupe, et les vicissitudes de sa vie ou du groupe qui la soutient (guerre, famine, chômage...) auront un impact sur sa possibilité d'être mère. Ceci peut avoir un impact au niveau *primaire*, de ce que la mère peut transmettre ou non d'une sécurité de base, d'un bien-être à vivre.

Au niveau *secondaire*, sa mission de transmettre les valeurs du groupe peut être en décalage avec l'environnement social majoritaire. Je pense à des situations d'émigration, où le groupe d'appartenance de la mère n'est pas en lien ou en accord avec la culture du territoire qui les a accueillis.

Tenter de comprendre le développement de l'individu non pas seulement dans son destin personnel, mais comprendre le vécu du milieu qui l'a accueilli devient donc une nécessité.

Essayons de contrebalancer maintenant cet optimisme farouche et abordons la suite à savoir : (Vous noterez ultérieurement que cette déclaration est déjà à situer dans le registre du négatif)



D. Le négatif

Le négatif est une notion que je ne comprends pas facilement. La négation non plus. La négation de la négation donnerait la négativité.

Pour ce que j'en ai compris, je citerai le passage ci-dessous qui me permet d'essayer de le rendre opérationnel pour tenter de le saisir.

La négation produit, engendre et conserve ce qu'elle n'efface pas, mais qu'elle l'inverse, le retourne en son contraire. Elle n'est qu'une opération qui ne fait que supprimer une affirmation antérieure. C'est ce travail de soustraction effectué par notre intelligence qui invente le néant. Il n'est pas un objet de notre connaissance que nous ne puissions supposer aboli. (Rolland, 2022), p. 249.

On peut en trouver une illustration dans le masochisme, où la souffrance du corps est mise au profit du désir de l'Autre, je pense. Ce serait ce paradoxe du *désir de non-désir* ?

Encore une notion que j'aurai à travailler, peut-être le tome trois de ma *Ballade avec mes influenceurs* ? Promesse, promesse...

Nous avons tous des patients hyper-négatifs, jamais satisfaits, épuisants de lourdeur et porteurs d'une culpabilité primaire qu'ils répètent en boucle : « je n'aurais pas dû naître... », « je n'étais pas le bon enfant, sous-entendre je n'avais pas le sexe souhaité par mes parents. » « je suis nul... » « j'ai déchiré ma mère quand je suis venu au monde... » et je vous épargne la suite que vous connaissez comme moi.

L'enfant a trouvé comment se débrouiller dans un environnement peu favorable et il a trouvé-créé son propre rapport à l'existence – souvent dans une intériorisation du négatif [Green, 1993] comme la seule chose à laquelle on peut s'attendre : « Je n'imprime que le négatif », disent certains patients, lorsque l'on interprète leur façon de balayer et d'éliminer de leur pensée et de leur mémoire tout ce qui pourrait servir de point d'appui ou donner de la satisfaction. [] Le patient a vitalement besoin d'une place où il est accepté comme il est. Il s'enferme dans une plainte sans fin, ou met à mal le cadre de sa thérapie, comme pour tester si son thérapeute l'accueille inconditionnellement, mais aussi pour le rendre témoin de la violence injuste qu'il a subie. Malheureusement, beaucoup trop d'enfants, et d'enfants devenus grands, ont besoin de se prouver à eux-mêmes leur droit d'exister, et tentent de conquérir une place aux yeux de leurs parents, car elle ne leur est pas donnée d'emblée. C'est à mon sens un des traumatismes très précoces souvent inaperçus qui a suscité dans la construction même du Moi le recours à des défenses primaires... [] On peut en effet nommer culpabilité primaire un sentiment de culpabilité envahissant qui n'est pas un autoreproche par rapport à un acte, un comportement ou des pensées répréhensibles, mais qui porte sur son être même, sur son droit d'exister. (Bourdin, 2022), p. 90.

Donc le négatif existe, même si on veut le négativiser. Qu'en faire ? Question qui ouvre le chapitre du transfert.

E. Le transfert

Le transfert est ce que nous recevons, ce qui nous est adressé à la place d'un autre, mais dont nous devons répondre.

Que l'on me permette quelques supputations hypothétiques



Il y aurait trois « types » de transfert, au moins ? !

Un transfert au travers des mots, un transfert autour du désir de l'autre, et un transfert qui concernerait le corps et ses éprouvés ?

Un désir œuvre toujours au cœur de la dynamique transférentielle, tant du côté de l'analysant pour lequel il s'agira de favoriser l'investissement de la rencontre, que du côté de l'analyste, dans ce qu'il soutient comme projet d'analyse possible pour son patient.

Commençons par ce dernier ou ce premier, c'est à voir.

Aulagnier propose ce qu'elle appelle une « parole-chose-action » qu'elle définit ainsi.

Aulagnier peut alors éclairer cette obscure « parole-chose-action » qui, en séance et dans le silence des mots, se donne à éprouver et à percevoir par l'analyste : « Perception qui découle de l'observation d'un certain nombre de signes et de l'effet qu'ils provoquent en nous-mêmes. » parle de « signes blancs » : « l'immobilité soudaine du corps, dont pourtant on perçoit la tension, le silence dont on ressent l'épaisseur, le regard qui visiblement ne voit plus ni l'analyste ni l'espace qui l'entoure, regard qui paraît « retourné » vers l'intérieur où il fixe une scène qui le sidère » [Aulagnier, 1980a, P. 343]. C'est quand l'analysant touche à ce point extrême, et que, faute de fantasme, le délire menace, que l'analyste est sommé d'intervenir : « Il est évident que nous n'avons chances d'agir par notre parole que si elle intervient dans cet instant d'immobilité qui arrête le sujet au bord du gouffre. » [id, P. 344] Aulagnier précise avec rigueur le statut de ces interventions parlées attendues de l'analyste dans ces moments de vertige (Lugrin, 2022), p. 151.

Il s'agit pour elle « d'acte-parole », plutôt que du mot « interprétation ». Elle parle aussi de « parole-chose-action ». Je le comprends comme un acte que le psychanalyste opère face au patient, comme de tendre la boîte de mouchoir lors d'une douleur trop intense et où le patient est figé, bloqué. Tétanisé par le souvenir-douleur qui l'accable au moment de dire, ou plutôt ici de ressentir la douleur de la situation originaire dans laquelle il a été pris. Cette boîte offerte, le mouvement du corps du psy, sa sollicitude à ce moment en fait un observateur-soutien et une reconnaissance de ce qui n'a pas eu lieu pour le patient en tant qu'enfant, de cette main qui ne s'est pas tendue à l'époque, et devient un signe au présent de ce qui aurait dû/peu se produire.

« Ces actes de « paroles » ne sont pas des interprétations au sens propre du terme []. Ils proposent une figuration parlée qui, sans pouvoir y coïncider, ce qui dépasse le pouvoir de tout Je, est au plus près des représentations pictographiques, au plus près de ces premières représentations de choses corporelles par lesquelles l'activité psychique propre à l'originaire a métabolisé en des « existants psychiques » l'état de besoin dont ont pu pâtir le corps comme les zones sensorielles érogènes privées des objets complémentaires. » (Aulagnier, 2016), p. 344.

Elle signale les dangers de cette non-compréhension de l'analyste.

Ces situations extrêmes, nous dit Aulagnier, peuvent aussi se rencontrer dans la cure de patients non psychotiques amenés parfois à vivre ponctuellement un affolant état de solitude absolue : « J'entends que l'analyste, bien involontairement et sans qu'on puisse lui en faire grief, est resté hors du coup, n'a pas su voir ni entendre ce qui se passait, n'a pas su de ce fait accompagner le sujet et se retrouver à ses côtés dans cette plongée vers les profondeurs ». Mais qu'en est-il alors de ce raté, de ce manquement de l'analyste à sa tâche ? Ou bien l'expérience vécue du sujet lui échappe, ou bien il tente en vain de l'interpréter dans le transfert au risque de générer une réaction thérapeutique, négative.



Mais elle nous rend attentive au fait que nous devons ne pas tomber dans « le piège » de la répétition, répétition de l'indifférence du milieu infantile à la détresse de l'enfant, qui ne ferait que confirmer la croyance du patient dans sa non-valeur, dans son rejet.

Travailler avec la négativité implique pour l'analyste de reconnaître la sollicitation d'appel, même sous une forme déniée ou actualisée dans la demande d'être nié, c'est-à-dire rejeté, abandonné, incompris la répétition du désaveu éprouvé dans la rencontre inaugurale (Matha, 2022), p. 63..

Ce qui exige de l'analyste de plonger, avec son patient, dans son contre-transfert, mais ici j'ai envie d'écrire dans son « pour-transfert », « son transfert-solidaire » d'accepter de plonger dans son propre psychisme et de se mettre en lien avec ces niveaux originaires de détresse. Et ceci sera la marque du transfert lorsqu'il s'agit de l'originaire.

*« Il (le psychanalyste) percevra ce moment de rupture transférentielle, pressentira la solitude de l'autre et par là la sienne propre, acceptera de partager l'expérience de la seule façon qui lui soit possible : opérer de sa place et à sa façon cette plongée **au tréfonds de lui-même, se trouver face aux représentations, productions les plus lointaines, les plus premières de sa propre activité psychique.** » (Aulagnier, 1981).*

F. Et le groupe ?

Nous savons maintenant que le corps et le monde extérieur font naître Psyché.

Alors, examinons les conditions que le monde extérieur impose au corps pour qu'il puisse exister. *Le sujet est sujet-du-groupe* rappelle Kaës et il a étudié les conditions que le groupe impose au sujet pour advenir.

Il parle d'alliance structurante :

Les premières alliances structurantes sont les alliances d'accordage entre la mère et le bébé, alliances de plaisir partagé, d'illusion créatrice aussi alliances d'amour et de haine.

Nous serions ici dans l'originaire.

Les alliances structurantes secondaires sont formées par les contrats et les pactes fondés sur la et les interdits fondamentaux : []: le pacte fraternel, l'alliance symbolique avec le père et, [] le contrat de renoncement à la réalisation directe buts pulsionnels destructeurs qui mettent en danger le travail de le vivre-ensemble et le contrat narcissique.

Ces alliances sont les règles du vivre-ensemble que l'enfant doit respecter et que la mère respecte également. Elles sont d'abord imposées à l'enfant (*primaire*), puis verbalisées (*secondaire*).

Ces alliances sont par fonction et par structure destinées à demeurer inconscientes et à produire de l'inconscient. La réalité psychique inconsciente est constituée par le refoulement, la dénégation ou le déni qu'effectuent les sujets d'un couple, d'une famille, d'une institution ou d'un groupe pour le bénéfice de chacun et pour nouer leur lien. De ce fait, elles sont une des bases de la formation de l'inconscient de chaque sujet.

Ce pacte rend possible la formation et le maintien du lien en refoulant les représentations qui le rendrait trop conflictuel : un tel pacte donne la mesure de ce qui doit être laissé de côté pour éviter le conflit et la confrontation, la rupture de l'unité duelle, la discorde, les différences et les différends, et donc maintenir une zone d'illusion. (Kaes, 2022), p. 105.



L'obligation d'aimer ses parents, l'obligation d'aimer ses frères et sœurs, le déni du désir pour le parent de l'autre sexe, le fait d'être en accord avec les règles familiales...

Notre conceptualisation de la vie, nos orientations et nos croyances que nous pensions personnelles, intimes, à nous, semblent bien plus déterminées par notre histoire que par notre pensée.

À propos du pacte narcissique d'Aulagnier il indique :

Il s'agit là, à mes yeux, d'un concept capital qui rend compte de l'articulation entre l'espace psychique du sujet et l'espace d'un ensemble, le groupe formé par le groupe-environnement immédiat de l'infans et groupe social dont il devient, dans chacun de ces espaces, membre constituant et sujet constitué.

Nous sommes bien ici dans « l'entre », l'entre-deux, l'entre le corps et le monde, l'entre du sujet et du couple, du couple et de la famille, de la famille et du groupe d'appartenance, du groupe d'appartenance et du social, du social et du culturel, et du culturel au progrès technologique.

René Kaës dit dans son texte une chose qui me semble avoir toute son importance, et qui me fait craindre que nous n'accordions pas suffisamment d'attention aux *infans*, et à ceux qui s'en occupent, parce que nous ne mesurons pas l'influence déterminante pour la suite de leur vie et donc de notre avenir à tous.

Expérience à l'appui, je soutiens aujourd'hui encore que sans la mise en œuvre assidue d'un suivi infantile précoce, soutenu et cohérent, pour dépasser ces difficultés à être et devenir une personne bien vivante, unique et pensante, il peut toujours survenir le danger plus ou moins imprévu qu'une confrontation à une réalité insoutenable ne vienne réveiller abruptement les affres d'un originaire innommable, ranimant quelques démons émotionnels sans nom et faisant sombrer l'être dans une faille identitaire restée dans la dormance, jusqu'à la rupture d'une lézarde de plaie fragile sans suture véritable.

Conclusion

Si vous êtes arrivés jusqu'ici, chère lectrice et cher lecteur, c'est que vous avez une sacrée dose de masochisme ! Imaginez tout ce que vous auriez pu faire d'agréable pendant le temps imparti à cette lecture. Mais tant pis pour vous.

Je suis mal placé pour vous faire la leçon moi qui aie dû lire, comprendre, emmagasiner, organiser, et tenter de rendre plaisante la lecture de mon texte !

Mais il y a un plaisir à penser, à découvrir, à savoir, à satisfaire cette pulsion épistémophilique ou la recherche de sens qui anime notre Psyché, qui est désir et désir de l'Autre, du partage avec l'Autre alors merci de m'avoir suivi dans cette « *Balade avec mes influenceurs* ».

La fureur de guérir est un bon début, surtout dans la jeunesse des études. Ensuite nous apprenons à appliquer l'abstinence, car le métier de soignant se fait dans les compromis avec la réalité de la maladie, des patients et la nôtre : enfin nous tous n'avons qu'une bien mince marge de manœuvre.

Quand on a à travailler avec des patients avec syndrome d'Asperger, l'abstinence devient une nécessité première. Quand on est face à un trouble du développement, ou, tout court, face à un



type de développement qui a besoin de calme et d'un niveau de stress le plus bas possible, notre position devrait privilégier l'écoute et le maintien du cadre.

Notre désir de guérir va devenir rapidement iatrogène en se fourvoyant avec le désir de guérir du patient. Nous devons garder le soutien dans une position centrale du soin, inutile, voire dangereux, d'imaginer un changement irréaliste.

Références

- Aulagnier, P. (1964). Remarques sur la structure psychotique. *Psychanalyse : revue de la société française de psychanalyse*, 8, 47-66.
- Aulagnier, P. (1981). Du langage pictural au langage de l'interprète. *Topique*, 26, 29-54.
- Aulagnier, P. (2009). *Les destins du plaisir : Aliénation, amour, passion / monograph* (3. éd). Presses universitaires de France.
- Aulagnier, P. (2016). *Un interprète en quête de sens*. Éditions Payot & Rivages.
- Bleger, J. (1985). *Symbiose et ambiguïté. Étude psychanalytique*. PUF.
- Bourdin, D. (2022). Processus originaire et parcours identificatoire. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Castoriadis-Aulagnier, P. (1981). *La violence de l'interprétation : Du pictogramme à l'énoncé* (2e éd). Presses universitaires de France.
- Chiantaretto, J.-F. (2022). Le secret de la pensée. In A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Chiantaretto, J.-F., Cohen de Lara, A., Houssier, F., & Matha, C. (Éds.). (2022). *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- de Virendt-Goldman, C. (2022). Le tréfonds des mémoires. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Ferenczi, S. (1990). Le développement du sens de la réalité et ses stades. In *Œuvres complètes : 1913-1919: Vol. II*. Payot.
- Freud, S. (2005). Pour introduire le narcissisme. In *Oeuvres complètes : Psychanalyse*. Presses universitaires de France.
- Kaes, R. (2022). L'entre sujet et l'entremonde. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Le Robert dictionnaire maxi : 86000 définitions, noms communs, noms propres : + un aide-mémoire d'orthographe, + une grammaire complète, + tous les tableaux de conjugaison..* (Éd. mise à jour). (2021). le Robert.



- Levy, G. (2022). Gorgö ou la métamorphose de Narcisse. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Lugrin, Y. (2022). Piera Aulagnier, Sandor Ferenczi et l'histoire de la psychanalyse française. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Matha, C. (2022). Condamné à désirer ? In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, & F. Houssier (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Redécouvrir la psychanalyse : Penser et rêver, apprendre et oublier.* (2020). Les Éditions d'Ithaque.
- Rolland, J.-C. (2022). L'ouverture offerte à la pratique et à la théorie analytiques par la métapsychologie. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Tisseron, S. (2019). Extimité. In *Comprendre la culture numérique*. Dunod.
- Troisier, H., & Bonnel, J. (1998). *Piera Aulagnier* (1re éd). Presses universitaires de France.
- Tysebaert, E. (2022). Le Je. Ontologie de la vie d'âme. In J.-F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, & C. Matha (Éds.), *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier : Actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- Winnicott, D. W., & Kalmanovitch, J. (1947). *De la pédiatrie à la psychanalyse* ([2e éd.]). Payot.